

LA REINE DU POLAR SUÉDOIS



KRISTINA  
OHLSSON

LES ÉTOILES DE DAVID

UNE ENQUÊTE DE FREDRIKA BERGMAN





# Les étoiles de David

DE LA MÊME AUTEURE  
AUX ÉDITIONS J'AI LU

*Les enfants de cendres*, 2012

*La fille au tatouage*, 2013

*Les anges gardiens*, 2014

*Les otages du paradis*, 2018

SEMI-POCHE

*Les enquêtes de Fredrika Bergman*, 2018

# KRISTINA OHLSSON

## Les étoiles de David

Traduit du suédois  
par Françoise Heide



TITRE ORIGINAL  
*Davidstjärnor*

ÉDITEUR ORIGINAL  
Piratförlaget, 2013.

© Kristina Ohlsson, 2013.

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE  
© Éditions J'ai lu, 2019.

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



La peur venait avec l'obscurité. Il détestait la nuit. La distance entre sa chambre et celle de ses parents, si rassurante, lui semblait infinie. Il préférait souvent se cacher sous la couverture plutôt que d'ouvrir la porte et d'affronter le couloir éteint.

Il voyait bien que cette peur du noir inquiétait sa mère. Il lui arrivait de crier tout haut dans ses cauchemars, et chaque fois, elle accourait, lui caressait le front en chuchotant que tout allait bien. Elle allumait la lampe de chevet et relevait le store.

— Il n'y a rien, David. Rien qui puisse te faire du mal. Regarde.

Et comme tous les parents, elle voulait qu'il inspecte lui-même au-dehors. Qu'il constate qu'aucun danger ne guettait.

Mais ce qui effrayait David, ce n'était pas ces choses qu'on voit à l'œil nu. Il avait peur des menaces impossibles à percevoir avant qu'il ne soit trop tard. De celles qui avancent à couvert de l'ombre, avec le silence pour compagnon de route. De celles dont on ne peut se protéger.

C'était Avital qui lui en avait parlé. Il lui avait dit qu'il y avait cet homme, tapi quelque part dans le paysage aride dont était cernée la ville où ils

habitaient, à l'affût des enfants qu'il haïssait. On l'appelait le Garçon de papier.

— Il dort le jour et se réveille au coucher du soleil, lui avait soufflé Avital, alors que tous deux se cachaient dans sa cabane, pour éviter à David de devoir rentrer chez lui. Il choisit un enfant, et il l'enlève.

David avait senti son ventre se nouer.

— Il le choisit comment ?

— On ne peut pas le savoir. Tout ce que l'on sait, c'est que personne n'est en sécurité.

David avait essayé de ravalier sa frayeur.

— Tu me racontes des histoires.

Le plancher de la cabane était très dur, et le vent bien trop froid. Il n'avait sur lui qu'un short et un polo à manches courtes, et commençait à claquer des dents.

— Mais non, je t'assure !

Avital était depuis toujours le plus courageux de la bande. Lui n'avait peur de rien, il était toujours prêt à se battre pour ce qu'il pensait ou ce qu'il voulait obtenir. Mais c'était aussi un vrai ami. Le père de David l'avait assuré à plusieurs reprises : plus tard, Avital deviendrait un bon soldat et un homme bien. Le genre de personnes qui se mettent au service de leurs proches et de leur pays. Quant à ce qu'il pensait de son propre fils, il n'en disait rien, mais David se doutait que son avis n'était pas le même.

— Il vient la nuit, quand on dort. Il attend derrière la fenêtre et, au moment où tu t'y attends le moins, il entre et t'emmène. Donc, tu as intérêt à ne pas dormir la fenêtre ouverte.

Ces mots étaient restés plantés dans la tête de David comme des clous impossibles à extraire.

Désormais, il garderait la fenêtre fermée.



Mais quand l'été était arrivé, faisant déferler sur les terres sa chaleur étouffante, sa mère en avait eu assez.

— La chaleur peut rendre malade, David. Il faut laisser entrer l'air frais de la nuit.

Il la laissait ouvrir, et attendait qu'elle aille se coucher à son tour. Une fois la maison devenue silencieuse, il se relevait en catimini et refermait la croisée. Alors seulement, il pouvait s'endormir.

Mais on n'était pas totalement à l'abri pour autant.

D'après ce que lui avait dit Avital, un peu plus tard.

— Quand il s'énerve, il devient fort, avait-il expliqué. Et dans ces cas-là, il n'y a plus de portes, de murs, ni de fenêtres qui puissent l'arrêter. La seule chose à faire, c'est d'espérer.

— D'espérer quoi ?

— Qu'il choisisse quelqu'un d'autre.

C'était le coup de grâce. Après cette révélation, la peur que lui inspirait la distance jusqu'à la chambre de ses parents s'était effacée devant sa terreur à l'idée de dormir seul. Toutes les nuits, il se glissait dans leur lit et n'était évincé que les rares fois où sa petite sœur était arrivée la première.

— Viens, mon chéri, chuchotait maman, et il se faufilait sous la couverture.

Mais il ne dormait pas. Ou à peine quelques heures, vers le petit matin, ce qui ne manquait pas de causer d'autres problèmes. Il venait de commencer l'école, et voilà qu'il s'endormait en classe. Les enseignants, inquiets, avaient appelé ses parents, et on l'avait emmené chez le médecin.

— Cet enfant est épuisé, avait déclaré ce dernier. Il faut le laisser se reposer quelques jours, et il sera de nouveau sur pied.

On avait donc autorisé David à manquer l'école. Avital lui apportait les devoirs et lui racontait ce qu'on y avait fait durant la journée. David aurait

préféré que la maîtresse délègue quelqu'un d'autre. Il avait essayé d'éviter Avital et ses récits effrayants. Mais comme par un fait exprès, il n'y avait pas moyen de leur échapper. Au moment précis où son ami tirait sur la fermeture éclair de son sac à dos et se levait du bord du lit pour rentrer chez lui, il lançait :

— Alors, est-ce que tu l'as vu, la nuit ?

David hochait fébrilement la tête.

— À mon avis, il ne va pas tarder à débarquer, disait Avital.

Il avait fallu bien du temps pour que ses dires se vérifient.

Des décennies entières s'étaient écoulées. David et Avital avaient quitté la ville de leur enfance et s'étaient retrouvés, comme par hasard, dans le même kibboutz.

C'est alors qu'il s'était manifesté. Le fameux Garçon de papier. Un enfant avait disparu. Pendant dix jours et dix nuits, les adultes du kibboutz avaient épaulé les policiers et les militaires, fouillant ciel et terre à sa recherche. On avait fini par retrouver son corps, si abîmé qu'on n'avait pas voulu raconter aux enfants ce qui lui était arrivé.

Mais ils le savaient quand même.

David et Avital, devenus des hommes, avaient échangé un regard de compréhension tacite. Eux savaient ce qui était arrivé au gamin.

Le Garçon de papier l'avait enlevé.

Et tôt ou tard, il récidiverait.

LA FIN  
PREMIÈRE PARTIE



Parce qu'elle ne sait pas encore que l'enfer l'attend au coin de la rue, elle arpente le trottoir à grands pas décidés. Du ciel sombre tombe la neige, les larmes gelées des anges, déversées sur ses épaules et sa tête. Elle tient à la main un étui à violon. La journée a été longue, elle a grand-hâte de rentrer.

Hâte de retrouver sa famille.

Ses enfants qui dorment, son mari qui l'attend avec des pizzas et du vin.

Peut-être même ressent-elle une certaine paix. À cause de ce drame d'il y a si longtemps qui, semble-t-il, vient de trouver son épilogue. Elle ignorait jusqu'à présent à quel point il lui pesait. Pouvoir le reléguer au passé va changer bien des choses.

En approchant de son quartier, elle allonge sa foulée, accélère encore. À la maison, elle va pouvoir se reposer. Se retrouver. Reprendre des forces.

Il lui tarde d'y être, elle marche encore plus vite.

C'est alors que retentit ce son. Il déchire le silence hivernal et vient la frapper comme un coup de marteau.

Le hurlement des sirènes, l'éclat des lumières bleues.

Des moteurs vrombissent derrière elle, se jettent à sa poursuite, la dépassent.

Et soudain, elle comprend où mène leur trajectoire.

Chez elle.

Elle se met à courir, comme elle n'a jamais couru. Elle court comme s'il en allait de sa vie, à la rencontre de la mort. Le bruit de ses pas s'étouffe dans la neige, son souffle se mue en une épaisse fumée. Elle franchit un dernier carrefour et voit la lumière bleue enflammer les façades. Il y a des gens partout. Des hommes et des femmes en uniforme, sur les trottoirs, sur la chaussée. Des voix fortes, des visages bouleversés. L'un pleure ouvertement, un autre invective un automobiliste, mais quoi, merde, allez vous garer ailleurs.

Puis ils la voient.

Comme un train de marchandises lancé sur des rails, elle fonce, rien ne peut la freiner. Quelqu'un s'y risque tout de même, la manque d'un millimètre. Elle se jette sous le porche ouvert, se précipite dans l'escalier.

Et là, sa course est arrêtée.

Elle heurte violemment le corps de celui qui s'est mis en travers de sa route, tombe entre deux marches, tente de se relever, maintenue à terre par des bras qui se croient plus forts que ceux d'une mère aux abois.

— Vous ne pouvez pas y aller tout de suite. Si vous attendez un peu...

Mais elle n'attend pas. Sans même savoir ce qu'elle fait, elle assène à l'intrus un coup à l'entrejambe, se relève et se remet à courir. La voix de l'homme sonne dans la cage d'escalier :

— Elle m'a échappé ! Empêchez-la de passer !

La voilà bientôt tout en haut. La voilà devant sa porte.

Elle va savoir ce qui est arrivé.

Que son mari et ses enfants sont morts.

Qu'il ne lui reste personne.

Elle apparaîtra, silencieuse, sur le seuil de la pièce où ils gisent, et elle verra l'activité fébrile qu'on déploie autour d'eux pour sauver ce qui peut l'être encore, même s'il est trop tard. Et c'est ainsi que tous se rappelleront la scène.

Cette femme muette, debout dans l'encadrement de la porte, de la neige plein son manteau, un violon à la main.





AUPARAVANT



LE PREMIER JOUR  
MERCREDI 25 JANVIER 2012



# 1

Deux missions avaient été confiées à Efraïm Kiel. La première consistait à repérer et recruter un nouveau responsable de la sécurité pour l'une des communautés juives de Stockholm, la communauté de Salomon. Quant à la seconde, il avait décidé de ne pas s'en préoccuper outre mesure. Lorsqu'il les aurait toutes deux menées à bien, il rentrerait en Israël. Ou serait envoyé ailleurs. On lui indiquait rarement combien de temps ses voyages allaient durer.

Ce ne serait sans doute pas bien compliqué. *D'ordinaire*, ça ne l'était pas. Pour ce genre de tâches, il n'en était pas à son coup d'essai. Combien de fois avait-il rencontré auparavant des difficultés de cet ordre ? Pas une seule.

La communauté de Salomon s'était tournée d'elle-même vers les contacts dont elle disposait à Jérusalem. Elle avait été victime d'une série d'incidents inquiétants au cours de l'année écoulée. Des actes de sabotage l'avaient visée de façon récurrente. Dans plusieurs cas, il s'agissait de véritables attentats, dont certains dirigés contre ses écoles. On ignorait pourquoi cette dégradation des conditions de sécurité était intervenue précisément à Stockholm, et là n'était pas non plus la question. L'important était de régler la situation.

On en était venu à estimer qu'une part de la solution passerait par l'embauche d'un responsable plus compétent. Il revenait à Efraim de le dénicher.

Efraim savait ce qu'il cherchait.

Un vrai chef.

Pour qu'une équipe puisse fonctionner, l'essentiel était de la doter d'une figure de proue marquante et dynamique. Quelqu'un d'intègre, qui ait le sens des priorités et des décisions stratégiques. Mais avant toute chose, ce devait être un chef respecté. Aucun mérite au monde ne compenserait jamais, chez un responsable, les aspects de sa personnalité que risqueraient de mépriser ceux qu'il était censé coordonner et diriger.

Or jusqu'à présent, on avait eu du mal à trouver quelqu'un qui réunisse toutes ces qualités. Il manquait toujours quelque chose aux postulants. Le plus souvent l'intégrité, ou un bagage opérationnel convaincant. Ils échouaient les uns après les autres. Et Efraim Kiel voyait filer le temps qui lui était imparti.

— Nous avons pourtant un candidat idéal. Pourquoi ne pas le choisir ?

La question venait du secrétaire général de la communauté, assis juste en face d'Efraim.

— Parce qu'il ne peut pas entrer en fonction avant l'été prochain, expliqua-t-il. C'est trop tard. Vous ne pouvez pas rester sans responsable de la sécurité pendant six mois. Ce serait de la folie.

Il tourna les yeux vers la fenêtre et regarda les nuages sombres poudrer la terre de blanc. Stockholm en janvier n'avait pas grand-chose à voir avec Tel-Aviv. Quelques soirs auparavant, il y buvait encore du vin en plein air. Bien sûr, les Suédois aussi avaient leurs usages et leurs rites. Efraim avait compris qu'il pouvait leur arriver de faire un barbecue dans la neige, en buvant du chocolat chaud. Mais il

avait beau faire abstraction du porc contenu dans les saucisses, et d'ailleurs aussi du mélange entre la viande et le lait, également proscrit, cette tradition continuait à lui paraître idiote.

— Il faut trouver quelqu'un d'autre, dit-il en s'efforçant de conserver un ton diplomate. Quelqu'un qui ait une expérience bien étoffée, et qui puisse s'y mettre immédiatement.

Le secrétaire général entreprit de feuilleter les dossiers posés devant lui. On ne s'était pas bousculé pour ce poste, mais d'un simple point de vue mathématique, le nombre de candidats aurait dû suffire. Efraim savait que le secrétaire général avait eu beaucoup de responsabilités à endosser au cours des derniers mois. La communauté elle-même ainsi que son école avaient l'une et l'autre emménagé dans de nouveaux locaux, dans des immeubles situés face à face, rue Nybrogatan. Non qu'elles aient eu un long chemin à parcourir, puisque leurs précédents quartiers étaient établis rue Artillerigatan, mais ce transfert avait tout de même nécessité du temps et de l'énergie. Le mieux, pour tout le monde, aurait été de pouvoir souffler.

*Si seulement leur candidat favori avait pu commencer tout de suite.*

Efraim n'était pas totalement opposé, en soi, à une solution d'embauche temporaire jusqu'à l'été, mais encore fallait-il disposer, dans ce cas-là aussi, d'un candidat solide. Abandonner une communauté sans responsable de sécurité, ce serait la laisser nue et vulnérable.

Son intuition, sans qu'il se l'explique, lui disait sans équivoque que cette communauté-là ne s'en tirerait pas bien longtemps sans protection. Il avança une main nerveuse vers la pile de dossiers. À ce stade, il les connaissait par cœur.

— En fait, une autre candidature est arrivée aujourd'hui, lâcha le secrétaire général avec hésitation. Et même plusieurs. Elles ont été envoyées par une société de consulting spécialisée dans les missions de sécurité stratégiques.

Efraim haussa les sourcils.

— Ah bon ?

— Je voudrais préciser qu'un seul de ces candidats pourrait valoir qu'on s'y intéresse. Mais d'une part, son dossier est arrivé en retard, et de l'autre, je ne sais pas trop si la personne en question est potentiellement admissible.

L'objection des délais n'avait pas de pertinence, estima Efraim, mais celle de l'admissibilité l'intéressa davantage.

— Pourquoi ne serait-il, ou elle, pas admissible ?

— Il. C'est un homme. Il n'est pas des nôtres.

— Vous voulez dire qu'il est goy ?

— Oui.

Un candidat non juif aux fonctions de responsable de la sécurité d'une communauté juive.

— Pourquoi mentionnez-vous sa candidature s'il ne peut pas nous convenir ?

Le secrétaire général ne répondit pas, mais se leva et sortit de la pièce. Puis il réapparut, un dossier à la main.

— Parce qu'il a un certain nombre de qualités et d'expériences qui ont attisé ma curiosité, surtout pour le cas où nous serions obligés d'engager quelqu'un à titre provisoire. Et c'est bien là que nous en sommes aujourd'hui. J'ai jeté un coup d'œil à ses antécédents, et j'y ai trouvé plusieurs éléments de poids.

Des feuilles de papier cartonné passaient de main en main, une nouvelle idée prenait forme.

— Un ancien policier, pas loin de la quarantaine. Marié, deux enfants. Il habite Spånga, la famille a



quitté Stockholm quand il a perdu son poste. Il a fait son service militaire dans le corps d'élite de la défense côtière, et il a dû caresser l'idée de devenir officier, parce qu'il s'est attardé dans l'armée. Ensuite, il est entré à l'École nationale de police, où il a progressé rapidement. Il a été promu inspecteur de la police criminelle très tôt, et il n'a fait que quelques années de service extérieur avant d'être sélectionné pour entrer dans un groupe d'enquête spécial à Stockholm. Celui qui est dirigé par un commissaire du nom d'Alex Recht.

Efraim leva les yeux.

— Alex Recht. Comment se fait-il que je connaisse ce nom ?

— Parce qu'on l'a pas mal vu dans les journaux, l'automne dernier, dans le cadre de l'affaire du détournement d'avion. Son fils était le copilote.

— Ah oui, c'est ça.

Efraim opina pour lui-même. Cette histoire de détournement d'avion, on en avait même parlé dans la presse israélienne.

De nouveau, il porta son attention sur le papier devant lui. Les données que le secrétaire général venait de débiter correspondaient à ce que le candidat avait indiqué lui-même dans sa lettre.

Mais une information manquait tout de même.

— Vous avez dit qu'on l'a mis à la porte de la police.

— Oui.

— Et vous pourriez quand même envisager de l'embaucher ? Vous ne pensez pas que, dans un pays comme la Suède, si on vous retire votre insigne de police, c'est que vous n'avez pas fait semblant de le mériter ?

Si, le secrétaire général le pensait.

— Mais sachez qu'il avait quelques circonstances atténuantes.

— Dites voir.

Le secrétaire général marqua une pause rhétorique.

— Il a été licencié après avoir abattu en service l'assassin de son frère.

Efraim fixa longuement le secrétaire général, avant de regarder de nouveau la lettre.

Peder Rydh.

Cet homme pouvait-il être celui dont la communauté avait besoin ?

Mais on frappait, la discussion s'interrompit, l'assistante du secrétaire général ouvrit la porte et entra.

— Il faut que vous veniez, dit-elle. Il s'est passé quelque chose d'horrible. L'école vient d'appeler, ils disent qu'on a tiré sur une institutrice de la maternelle.

On avait commencé par ne pas comprendre la teneur de cet appel en provenance de l'école Salomon d'Östermalm. Une institutrice de maternelle abattue. Devant les enfants et leurs parents. Vraisemblablement par un tireur embusqué sur un toit, de l'autre côté de la rue.

*Inconcevable.*

Pour le commissaire Alex Recht, la synagogue de Salomon était un univers inconnu. Une des plus grandes communautés juives de Stockholm – voilà tout ce que lui évoquait ce nom. Comment se faisait-il que cette affaire ait atterri sur son bureau ? S'il s'agissait d'un acte antisémite, l'enquête aurait dû être confiée au service de la Rikskrim spécialement chargé des crimes racistes. Pourquoi avoir désigné son équipe, si récente, bien trop pour s'attaquer à des défis d'une telle taille ? Et puis, plus important encore : qui pouvait avoir intérêt à assassiner une maîtresse de maternelle au grand jour, devant des adultes et des enfants réunis ?

— Son nouveau compagnon, affirma le patron, en mettant sous le nez d'Alex une fiche de renseignements imprimée. Ce n'est pas un meurtre raciste, contrairement à ce que les journaux affirment déjà sur le Web. Ce truc-là, c'est en lien avec le crime organisé : dès que tu auras commencé à gratter un

peu, je suis sûr que tu verras que cette pauvre fille qui s'est fait tirer comme un lapin était loin d'être blanche comme neige.

Alex prit la feuille, un extrait du fichier des crimes et délits.

— Son compagnon ?

— Exact.

Rien de plus banal que les termes qui se bousculaient sur le papier. Trafic de stupéfiants. Menaces, notamment à l'encontre de fonctionnaires. Résistance aux agents des forces de l'ordre, avec usage de violence. Vol aggravé. Vol à main armée. Proxénétisme.

— Et sur elle, on a trouvé quelque chose ?

— Pas une virgule. Elle ne figure même pas dans le fichier des personnes suspectes.

— Alors il se pourrait quand même qu'elle soit blanche comme neige, mais qu'elle ait fait preuve d'un gros manque de jugeote et n'ait pas eu de chance.

— À vous de le déterminer. Voyez si cette histoire l'implique, elle, ou son mec. Ou les deux. Et faites vite.

— Il y a urgence ?

— La synagogue de Salomon ne tergiverse pas sur les questions de sécurité. Ils n'attendent pas nos réponses. Si elles tardent à venir, ils mèneront leur propre enquête. D'une manière ou d'une autre, ils exigeront un gros déploiement policier, et ils le feront publiquement.

Alex se caressait le menton.

— Mais pas si on leur dit que leur petite institutrice vivait avec un malfrat, je suppose ? Ils auront l'air d'embaucher des personnes potentiellement dangereuses, et ça ne ferait pas de bien à leur réputation.

Le patron s'apprêtait déjà à quitter la pièce.

— C'est tout à fait ça. Alors arrangez-vous pour prendre contact avec eux le plus tôt possible. Allez-y, parlez-leur. Et emmenez Fredrika.

— Elle ne travaille pas cet après-midi, l'informa Alex. Mais je vais l'appeler ce soir, et je lui raconterai.

Le patron fronça les sourcils.

— C'est votre affaire, mais est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux l'appeler tout de suite et lui demander de venir ? À condition qu'elle soit à Stockholm, bien sûr.

— Elle y est, ça ne fait pas de doute. Et je peux toujours l'appeler. Mais je pense qu'elle ne répondra pas.

— Il lui est arrivé quelque chose ?

— Elle répète avec son orchestre.

— Son orchestre ? Elle joue de quel instrument ?

— Du violon. Et j'ai cru comprendre que ça lui faisait du bien, alors on ne va pas bousculer son programme.

Fredrika venait de faire son retour dans les rangs de la police, après presque deux ans d'absence. Dans les locaux de Kungsholmen. Dans l'équipe d'Alex. Là où il avait toujours estimé qu'était sa place. Il n'irait certainement pas chipoter sur ses quelques répétitions ici ou là.

Il entamerait le boulot lui-même. Cette institutrice vivait avec un homme qui s'attirait beaucoup d'ennuis. La première piste était toute trouvée.

— Expliquez-moi pourquoi je dois m'occuper de cette affaire. Le crime organisé, ce n'est pas mon rayon.

— La police d'Östermalm a demandé du renfort pour l'enquête, répondit le patron. J'ai promis que vous leur donneriez un coup de main. Si vous réussissez à écarter la piste du crime organisé, vous n'aurez qu'à refiler le dossier à la Rikskrim.

Comme cela semblait facile. Renvoyer le paquet vers un autre échelon du système. Allez savoir

d'avance ce qu'il lui en coûterait de complications. Alex se rappelait sa précédente et unique expérience à la tête d'un groupe d'enquêteurs. Son équipe flottait de vague en vague comme une méduse, entre la Rikskrim nationale, la départementale et la police de Stockholm. Sur le papier, elle relevait de Stockholm, mais dans les faits, elle servait plusieurs maîtres. C'était une situation à laquelle Alex avait pris goût. S'il ne dépendait que de lui, le groupe qu'il dirigeait maintenant ne fonctionnerait pas autrement.

— J'envoie une voiture cueillir le compagnon de cette fille, à condition qu'il soit chez lui, annonça Alex. Je voudrais savoir ce qu'il a à dire, pour pouvoir l'exclure des suspects potentiels.

— À mon avis, il ne l'a pas descendue lui-même, observa le patron. Ce serait trop brutal.

— Je suis d'accord. Cette histoire sent la vengeance, ou une saloperie du genre. Mais ça ou autre chose, il faut parler avec ce type. S'il y a quelqu'un qui sait d'où vient la balle qu'elle s'est prise dans le dos, c'est bien lui.

Une heure s'était écoulée depuis qu'elle avait quitté le commissariat de Kungsholmen pour se rendre à sa répétition. Une heure seulement, et le travail n'existait déjà plus. Ni sa famille ni ses amis. Dans le vide qui se faisait autour d'elle, une fois le violon posé sur son épaule, bien coincé sous son menton, il n'y avait plus ni « ici » ni « maintenant ».

La musique la portait, lui donnait des ailes. Elle s'envolait très haut, au-dessus de tout le monde. C'était une idée dangereuse. Il est rare que les solistes trouvent leur place dans les grosses formations orchestrales. Mais l'espace d'un instant – *d'un seul foutu petit instant* – Fredrika Bergman voulait retrouver le goût de la vie à laquelle elle n'avait pas eu droit, entrevoir celle qu'elle n'avait pu devenir.

Voici trois semaines qu'était ressuscitée cette ancienne ère. De mémoire d'adulte, elle n'avait cessé de regretter la carrière de violoniste qui lui avait échappé et qu'elle ne retrouverait jamais. Elle ne s'était pas contentée de ces regrets, mais avait fouillé ciel et terre à la recherche d'un autre avenir. Elle avait erré comme une âme en peine dans les ruines de ce qui lui avait appartenu, en se demandant où aller. Car la petite fille, puis l'adolescente qu'elle avait été ne vivaient que pour la musique.

La musique était sa vocation. Sans elle, l'existence n'avait à ses yeux qu'une valeur très relative.

*Les choses ne se passent jamais comme on l'avait prévu.*

*Parfois, elles vous surprennent agréablement, mais bien souvent, elles tournent mal.*

Il arrivait que les images lui reviennent. Aussi malvenues que la pluie dans un ciel estival. La voiture qui dérape, traverse la chaussée, la collision, le tonneau. Avec les enfants à l'arrière, les parents par-devant et des skis sur le toit. Elle se souvenait de la violence de ces quelques secondes au cours desquelles tout s'était fracassé, et du silence qui avait suivi. La cicatrice y était encore, visible jour après jour sur son bras. Ces lignes blanches qui racontaient pourquoi elle était devenue incapable de travailler le nombre quotidien d'heures exigées. Aux prises avec un désespoir irraisonné, elle avait jeté son violon dans le tombeau du passé pour devenir quelqu'un d'autre.

Mais voici qu'elle jouait de nouveau.

C'était sa mère qui lui avait trouvé l'orchestre. « Cet ensemble à cordes, c'est ta chance, Fredrika », lui avait-elle dit, comme si sa fille, mariée à un homme de vingt-cinq ans son aîné, et mère de deux jeunes enfants, avait du temps à revendre.

Mais cherchez, et vous trouverez : depuis trois semaines, la musique avait réinvesti sa vie. Pour la première fois depuis vingt ans, elle n'était pas loin d'y trouver une harmonie. Son mari et ses enfants faisaient de leur mieux pour que son cœur la ressentie tout à fait. Son travail se passait bien. C'était la première fois. Pour en arriver là, elle avait suivi des chemins cahoteux. L'affaire du détournement d'avion, quelques mois plus tôt, s'était avérée déterminante. Son employeur du moment, au ministère de la Justice, lui avait imposé un retour temporaire



dans les rangs de la police. Et elle-même avait compris ce qu'elle voulait et où était sa place.

Le premier janvier suivant, elle réintérait les forces de l'ordre. Un nouveau groupe d'investigation sous la direction d'Alex Recht. Comme un puissant rappel à sa situation antérieure, quelques années plus tôt.

Tant de ressemblances l'y ramenaient, mais bien des différences aussi.

L'harmonie. Ce mot-là, il y a peu de temps encore, ne lui aurait inspiré que du malaise. Plus maintenant. Il avait pris un nouveau sens, pensait son âme de ouate et allumait des étincelles dans ses yeux. Fredrika Bergman était sereine.

Au moins pour un temps.

Il y avait eu autrefois, dans la généalogie d'Alex, une lignée juive. Elle s'était interrompue plusieurs générations auparavant. Depuis, plus aucune branche de sa famille ne se rangeait sous la bannière du judaïsme. La seule trace qu'il en restait était ce nom de Recht.

Alex n'en eut pas moins le sentiment que ce patronyme lui valait quelques privilèges lorsqu'il se rendit à la synagogue de Salomon, à Östermalm. Comme si le poids de judaïté que recelait cette syllabe suffisait à le rapprocher de gens dont il n'avait pas souvenir d'avoir jamais fait partie, ne serait-ce qu'en pensée.

Quand il sortit de la voiture, rue Nybrogatan, l'air était froid et humide. Un temps de chien. Janvier dans tout ce qu'il peut donner de pire.

La police d'Östermalm avait barricadé la zone autour de la victime. Des grappes de badauds restaient pendues aux rubans de plastique. Dire que la mort et le sang attiraient autant l'attention. Que tant de personnes cherchaient sans vergogne à approcher le malheur, pour le seul plaisir de se sentir indemnes.

Il s'avança rapidement. Plusieurs collègues en uniforme se tenaient là, sans nul doute des membres de la police d'Östermalm. Il avait été comme eux, autrefois. Jeune et affamé, toujours prêt à enfile

l'uniforme et à sortir dans les rues pour assurer la sécurité publique. Que d'illusions n'avait-il pas perdues entre-temps !

Ils se saluèrent, et on lui présenta le secrétaire général de la communauté. Un homme sur qui pesait le poids de cette tragédie fraîche de quelques heures. Sa voix était à peine audible.

— Aucun témoin ne doit être autorisé à s'éloigner, dit Alex, en appuyant sur le premier mot avec toute la force qu'il pouvait y mettre. Si j'ai bien compris, il y avait des enfants et des parents présents au moment du meurtre. Il ne faut laisser personne rentrer chez soi avant d'avoir pris au minimum des coordonnées.

— C'est déjà fait, rétorqua l'un des policiers d'Östermalm, d'une voix sèche.

Alex comprit qu'il avait commis un impair. Qui était-il, pour empiéter aussi lourdement sur leur territoire en commençant par donner des ordres ? On avait réclamé son aide, pas son autorité.

— Combien sont-ils, au juste ? interrogea-t-il, d'un ton qu'il espérait plus engageant.

— Trois adultes et quatre enfants entre un et quatre ans. Sans compter les quelques personnes qui passaient dans la rue au moment où ça s'est produit. J'ai demandé à ceux qui s'étaient présentés spontanément de rester sur place, mais évidemment, je ne peux pas garantir que tous les passants soient là.

La question se résoudrait de toute façon. Alex avait entendu dire que l'entrée de l'école était sous surveillance vidéo. On ne tarderait pas à avoir une idée du nombre de personnes qui avaient franchi le portail à l'heure fatidique.

— Qui est le responsable de la sécurité, chez vous ? s'enquit Alex en s'adressant au secrétaire général.

— En ce moment, personne. Le poste est vacant et l'équipe de sécurité se débrouille jusqu'à ce que nous ayons nommé quelqu'un.

La neige s'efforçait d'ensevelir le lieu du crime, en vain. La chaleur du sang versé faisait fondre les flocons avec l'efficacité d'un radiateur. La victime gisait sur le ventre, le visage contre le sol. Le tir l'avait atteinte dans le dos alors qu'elle se retournait vers le portail ouvert pour appeler un des petits resté en arrière. Alex remercia le ciel que la balle n'ait pas touché un enfant à sa place.

— D'après les parents, il n'y aurait eu qu'un seul coup de feu, précisa le collègue d'Östermalm.

Alex regarda le corps. Manifestement, il n'en avait pas fallu davantage.

— Nous devrions poursuivre cet entretien au chaud, suggéra le secrétaire général.

Précédant Alex, il franchit le seuil du bâtiment affecté aux réunions. Un autre homme surgit et se présenta : le directeur de l'école.

— Inutile de vous dire que nous sommes bouleversés par ce qui vient de se passer. Nous attendons de la police qu'elle traite cette enquête comme hautement prioritaire, avertit le secrétaire général.

— Bien entendu, répondit Alex, sincère.

Un meurtre prémédité en plein jour n'entrait pas dans la catégorie des affaires courantes.

Ils s'étaient installés dans le bureau du secrétaire général. Des rangées de photos prises dans différentes villes israéliennes ornaient les murs de la pièce – Jérusalem, Tel-Aviv, Haïfa, Nazareth. Alex, qui s'était rendu plusieurs fois en Israël, reconnut pratiquement tous les motifs représentés. Une énorme ménorah trônait sur l'appui de fenêtre, où elle écartait ses sept branches comme des bras tendus. L'un des symboles les plus classiques du judaïsme. Alex

se demanda si lui-même n'en avait pas une, peut-être dans un des cartons du grenier.

— Parlez-nous de cette femme décédée, enjoignit Alex, en tâchant de se remémorer son nom. Josephine. Depuis combien de temps travaillait-elle chez vous ?

— Deux ans.

— De quel groupe d'âge avait-elle la charge ?

Le commissaire ne connaissait rien à l'organisation des écoles maternelles, mais supposait qu'on y répartissait les enfants par tranches d'âge. Sa propre progéniture, désormais adulte, avait à son tour eu des enfants. En les écoutant parler crèches, écoles et activités en tous genres, il se demandait parfois sur quelle planète il avait vécu quand ils étaient petits. Une chose était sûre : il était passé à côté de leur enfance.

— La classe des petits. De un à trois ans. Elle et ses deux collègues étaient responsables d'une dizaine d'élèves.

— Y a-t-il eu des menaces auparavant, contre elle ou contre l'école ?

Le directeur regarda le secrétaire général, attendant sa réponse.

— Comme vous le savez certainement, les intérêts juifs sont perpétuellement menacés. En tout temps et en tout lieu, malheureusement. Mais des menaces concrètes, non, nous n'en avons pas reçu ces derniers temps. Sauf, bien entendu, si l'on considère comme des menaces tous les actes de vandalisme qui nous ont visés. Et nous les considérons comme telles, même s'ils ne sont pas dirigés contre des personnes.

— Je sais que vous contrôlez bien les allées et venues aux alentours de vos locaux. Avez-vous observé quelque chose de particulier dont vous souhaiteriez nous faire part ?

La réponse, de nouveau, était négative. Tout avait paru calme.

— Et de votre côté ? demanda le secrétaire général, en se penchant sur le bureau. Je sais bien que l'enquête commence à peine, mais avez-vous une quelconque piste qui vous semblerait déjà intéressante ?

Il y avait quelque chose dans le ton de cet homme qui lui fit dresser l'oreille.

Il décida de répondre à cette question par une autre, adressée à la fois au secrétaire général et au directeur.

— Que savez-vous de la vie privée de Josephine ?

Un pâle sourire passa sur le visage du directeur.

— Elle avait vingt-huit ans. C'était la fille de deux membres de notre communauté. Ses parents sont de bons amis à moi, depuis de longues années. Je connaissais Josephine depuis qu'elle était enfant. Une chouette petite.

*Mais ?* Il y avait toujours un « mais ».

— Mais ?

— Un peu perdue. Elle a mis du temps à trouver son chemin. Pour autant, je n'ai jamais hésité à lui donner du travail. Avec les gosses, elle était super.

Un peu perdue. Voilà qui pouvait signifier beaucoup de choses. Depuis « elle a dévalisé une banque, mais sans songer à mal », jusqu'à « il lui a fallu deux tours du monde en bateau pour trouver ce qu'elle ferait quand elle serait grande ». Perdue : le genre de mots qu'Alex ne comprenait pas. Une trouvaille récente, inventée par une génération qui avait l'embarras du choix et une vision faussée de l'existence.

— Ça, je le crois volontiers, rétorqua Alex. Puisque vous connaissiez si bien ses parents, je suppose que vous saviez aussi qu'elle vivait avec un homme de quinze ans de plus qu'elle, et qui a été condamné pour une série de délits graves ?

Leur réaction surprit Alex.

Ils tombaient des nues. Ou faisaient-ils semblant ? Il observa celui des deux qui semblait le moins étonné. Le secrétaire général. Mais c'était bien lui qui avait le plus à perdre si son expression laissait entendre qu'il ne contrôlait pas sa communauté.

— Ce doit être un malentendu, dit le directeur. Nous ne savions même pas qu'elle vivait avec quelqu'un.

Selon les registres d'état civil, ils n'habitaient ensemble que depuis quelques mois, se rappela Alex.

— Ses parents devaient bien être au courant que leur fille partageait son logement avec quelqu'un ? suggéra-t-il au directeur.

— On peut le supposer. Mais je ne sais pas s'ils se fréquentaient beaucoup.

Il fallait les rencontrer sans délai, décida Alex.

— Où pourrai-je les trouver, son père et sa mère ?

— Dans leur appartement, rue Sibyllegatan. Mais je sais qu'ils voudront se rendre à l'hôpital dès qu'elle y sera. Ils veulent la voir. Ou j'imagine que c'est ce qu'on fait dans ces cas-là.

Voir. Toucher. Prendre conscience.

*S'effondrer, se briser.*

— Des frères et sœurs ?

— Un frère. Il vit à New York.

Il restait donc un enfant dans la vie de ces gens, pensée à laquelle Alex trouvait toujours quelque consolation. Tout en n'imaginant pas qu'on puisse remplacer un enfant par un autre. Lui-même avait été à deux doigts de perdre son fils, il y avait quelques mois seulement. Et rien n'aurait pu compenser cette perte-là.

*Rien.*

Il détestait se rappeler les heures d'incertitude où personne ne savait comment finirait cette histoire. Il détestait peut-être davantage le souvenir des temps

qui avaient suivi ce détournement d'avion qui lui avait coûté si cher. Toutes ces semaines de frustration, le travail qu'il lui avait fallu abattre, pas à pas, pour obtenir le retour de son fils. Les interminables entrevues avec les services diplomatiques, l'éreintante série de voyages aux États-Unis, où l'on rechignait même à lui laisser franchir la frontière.

Il hocha légèrement la tête. Tout cela était derrière lui, désormais.

— Je vous fais confiance pour traiter les informations que je viens de vous donner avec la plus grande prudence, dit-il en se levant pour clore l'entretien.

— Naturellement. Si nous pouvons vous aider d'une quelconque manière dans votre travail, faites-le-nous savoir, ajouta le secrétaire général en lui tendant une main.

Alex la serra.

— Je reviendrai vous voir.

— En fait, nous aurons à vous voir nous aussi, répondit le secrétaire général. Comme je vous l'ai dit, nous sommes à la recherche d'un nouveau responsable de la sécurité, et votre nom est sorti à titre de référence dans le dossier d'un candidat.

— Vraiment ? répondit Alex, un rien surpris.

Le secrétaire général confirma d'un signe de tête.

— Peder Rydh, précisa-t-il. Mais comme je vous l'ai dit, nous vous donnerons des nouvelles.

*Peder Rydh.*

Un nom qui restait difficile à entendre.

Un collègue qui continuait à lui manquer.

Quand Alex, quelques instants plus tard, se retrouva dans la rue Nybrogatan, il se demanda d'où lui venait ce sentiment d'inquiétude. Les flocons semblaient lui chuchoter quelque chose.

*Ce n'est que le commencement. Tu n'as pas encore idée de ce qui t'attend.*



La neige qui tombait lui évoquait des confettis de verre. Simon réprima l'envie d'ouvrir la bouche pour cueillir quelques cristaux sur le bout de la langue. Le froid l'obligeait à piétiner. Abraham serait donc toujours en retard ? Il faisait partie de ces gens qui ne doutent pas de pouvoir traîner comme bon leur semble. Combien d'heures Simon n'avait-il pas déjà passées à l'attendre, aux arrêts de bus, devant l'école, devant la halle de tennis, à tant d'autres endroits ? S'il s'amusait à faire le calcul – et le calcul, c'était son fort –, nul doute qu'il en ressortirait des journées entières consacrées à s'énerver contre un copain qui ne regardait jamais l'heure.

Et qui ne s'excusait jamais.

Mais qui finissait toujours par apparaître le sourire aux lèvres.

— Il y a longtemps que tu es là ? lui arrivait-il de demander quelquefois.

Comme s'il ignorait à quel moment ils devaient se retrouver, et même qu'ils avaient convenu d'une heure précise.

L'humiliation pesait à Simon plus souvent qu'il n'avait envie de se l'avouer. Il ne savait plus pour quelle raison Abraham et lui étaient censés s'entendre. Leurs parents ne se fréquentaient plus aussi assidûment qu'auparavant, et dans la cour

de l'école, Abraham et lui frayaient avec des bandes distinctes. À bien y réfléchir, le tennis était le seul point commun qui leur restait encore. Même si les choses avaient récemment changé, sur ce plan-là aussi. Certes, ils s'y rendaient en même temps, mais depuis que l'entraîneur avait pris son partenaire à part pour lui proposer de suivre des heures d'entraînement supplémentaires qui le feraient avancer plus vite, Abraham se déroba. Ils ne jouaient plus ensemble, mais systématiquement avec d'autres garçons.

Simon évitait le conflit ouvert. Attitude qui s'expliquait essentiellement par une raison toute simple : Abraham était incapable de perdre. Que ce soit au tennis ou à l'école. Il fallait toujours qu'il ait raison.

À tout prix.

Et Simon se retrouvait de nouveau là, à l'attendre. À l'arrêt de bus de la rue Karlavägen. La raquette sur le dos.

Cinq minutes, se dit-il. S'il n'est pas arrivé d'ici cinq minutes, je me barre.

À son propre étonnement, il se sentit déterminé.

C'en était assez. Il avait déjà attendu Abraham une centaine de fois de trop. Même son père lui avait conseillé de montrer à son copain qu'il y avait des limites.

Les minutes s'écoulaient et la neige tombait de plus en plus dru. Et puis ce vent. Il faisait froid. Très froid.

— Excusez-moi, vous avez l'heure ?

La voix, à côté de lui, était celle d'une dame d'un certain âge, avec un bonnet mauve. Elle avait l'air aimable.

Simon chercha sa montre dans l'intervalle entre son gant et le poignet de son blouson.

— Seize heures cinq.

— Merci. Le bus devrait arriver d'une minute à l'autre, dit la femme.

Oui, sans aucun doute, et Simon monterait. Il redressa le dos, respira plus calmement. Cette fois, il y arriverait. Il monterait dans le bus et s'en irait. Il regarderait Abraham avec la nonchalance à laquelle lui-même avait si souvent eu droit. Il lui lancerait une phrase comme :

— Ah bon, tu croyais qu'on devait y aller ensemble ?

Quelques minutes plus tard, il vit arriver le bus. La femme au bonnet mauve, l'air soulagé, avança d'un pas sur le trottoir. Mais Simon ne l'imita pas.

Sa détermination lui échappait, elle disparut dans la neige, sous les semelles de ses godillots.

Quelques minutes par-ci, par-là, est-ce que ça valait qu'on se fâche ?

Ses joues brûlaient de honte et de mépris pour lui-même. Le bus freina, les portes glissèrent dans leurs rails. Il ne bougeait pas, comme transformé en statue de glace sur son trottoir.

Quel lâche.

Pas étonnant qu'Abraham le méprise.

Il lança un coup de pied furieux devant lui.

Le bus s'éloignait, dans un nuage blanc.

Alors il vit la voiture arriver. Elle avançait si doucement qu'elle avait presque l'air de planer. Quelqu'un, assis à l'avant, lui faisait signe de la main. Un signe hésitant, d'une main prudente.

Étonné, il regarda autour de lui, mais il était tout seul sur le trottoir. C'était à lui et à personne d'autre qu'on s'adressait. Il ne vit qui était assis sur le siège passager que lorsque la voiture s'arrêta devant lui.

Abraham.

La vitre s'abaissa et son camarade regarda au-dehors.

— Excuse d'être en retard, dit-il. On va nous conduire, monte à l'arrière.

Simon ne dit mot. Il ne distinguait pas le visage de la personne assise au volant.

— Monte, répéta Abraham.

N'aurait-on pas dit qu'il le suppliait ?

Simon en resta perplexe. La voix de son ami sonnait si aiguë, son visage était si figé.

— Allez, quoi.

La vitre commença à remonter. Un deuxième bus venait d'apparaître quelques centaines de mètres derrière la voiture.

Simon sentit le poids de son sac sur son épaule et pensa qu'il serait agréable de se faire conduire. Mais surtout, Abraham n'avait pas l'air d'avoir envie d'être seul. Alors il ouvrit la porte et monta à l'arrière.

La voiture recommença à rouler, et alors seulement, il se rendit compte de ce qui venait de se passer : « Excuse d'être en retard. »

Excuse.

Un mot que Simon ne l'avait jamais entendu prononcer auparavant.

Une sensation l'envahit, si forte qu'il aurait presque pu la toucher.

Sortir de cette voiture. Il fallait sortir de là.

La rue Nybrogatan, juste après six heures du soir. Sombre et presque déserte. La conversation avait eu lieu moins d'une heure plus tôt. Un homme parlant anglais l'avait appelé, se présentant comme le responsable du recrutement de la synagogue de Salomon, à Östermalm. Il s'agissait du poste de responsable de la sécurité. Peder serait-il disponible pour venir les voir le soir même ?

Il viendrait, bien entendu. Peder Rydh n'avait jamais su dire non.

Par le passé, il avait eu tout ce qu'on peut avoir. Désormais, il ne lui restait presque rien.

*Voici le roi du sable, le roi de rien du tout.*

Rien, excepté ses fils et Ylva. Une exception de taille à ses yeux, cela allait sans dire. Jour après jour, il remerciait sa mauvaise étoile de l'avoir au moins autorisé à garder sa famille. Bien qu'il eût été tout près de les perdre, eux aussi.

Après son renvoi de la police, la chute était allée bon train, un train d'enfer.

Il avait plongé dans des abysses dont il ne soupçonnait pas l'existence, s'était vautré dans une fange que même les porcs auraient dédaignée.

Il était rentré soulé à quatre heures du matin, avait vomi dans le couloir, jusque dans les chaussures de ses gosses.

Il s'était écroulé sur les genoux d'Ylva, pour tout oublier à force de larmes. Penchée sur lui, elle lui chuchotait à l'oreille :

— Tu peux bien faire tout ce que tu veux pour que je te quitte, Peder. Je ne te quitterai plus.

La psychothérapie était efficace, mais coûtait cher. Heureusement, elle faisait partie du paquet d'adieu. Au moins, on ne l'avait pas poussé dehors sans parachute, c'était déjà ça.

Ses insomnies le poursuivaient encore. Il était rare qu'il dorme une nuit entière d'affilée. Il avait passé bien des heures dans son lit, le regard au plafond, le cerveau en éveil comme en plein jour.

Aurait-il pu agir différemment ?

Avait-il vraiment eu le choix ?

Il en arrivait toujours à la même conclusion. Non, il ne pouvait rien faire d'autre. Non, il n'avait pas eu le choix. Il n'y avait donc pas de place pour le remords ni la mauvaise conscience.

— Comment se fait-il que je ne ressente pas de culpabilité ? avait-il demandé à son thérapeute. J'ai tué un homme de sang-froid. De trois coups de feu. Deux l'ont touché au cœur.

— Vous ressentez quelque chose, il n'y a pas de doute, avait répondu le praticien. À la différence de celui que vous avez tué. Vous ressentez, et vous savez que vous avez eu tort.

Aucun de ceux qui connaissaient Peder ne voyait en lui un meurtrier. Il avait perdu la tête, on ne pouvait le tenir pour responsable de son acte. Tel avait été aussi le verdict du tribunal. L'homme qui était mort était pour bonne part lui-même responsable de ce qui s'était passé. Le procureur n'avait pas obtenu satisfaction. Il avait fait appel du jugement, fermement décidé à faire tomber Peder pour homicide ou meurtre avec préméditation. Mais la cour d'appel l'avait de nouveau acquitté.

Du côté de la police, les choses s'étaient passées autrement. Il s'était mis de lui-même dans une situation qui l'avait conduit à tirer sur un suspect, on ne pouvait l'ignorer. Son comportement témoignait d'un sacré manque de discernement. Additionné à quelques vieilles affaires peu ragoûtantes, il avait suffi à motiver un « éloignement du service », selon le bel euphémisme officiel.

Peut-être aurait-il pu contester la décision.

Alex en avait évoqué l'idée, et Peder aurait dû l'écouter plus attentivement. Mais Alex avait dit aussi un tas d'autres choses. Il estimait que Peder devait se ressaisir, arrêter de ressasser ce qui était arrivé. Des conseils exigeants, formulés bien trop tôt après le drame, comme si l'on s'attendait à ce qu'il réagisse comme une machine. Il n'était pas une machine.

*Désolé de te décevoir, Alex. J'ai un cœur et un cerveau, et ce que je ressens, je n'y peux rien.*

Au diable la police, d'autres carrières s'ouvraient à un type de sa carrure. Le marché de la sécurité était en plein essor, le nombre d'acteurs impliqués ne cessait d'augmenter. Il n'avait eu aucun mal à mettre le pied dans le secteur privé. À l'heure qu'il était, Peder faisait partie de deux cabinets-conseil qui se relayaient pour lui confier diverses missions. L'un des deux l'avait donc proposé comme candidat à un poste de responsable de la sécurité auprès de la synagogue de Salomon. Peder n'avait rien contre. Certes, il ne savait rien de cette communauté, mais dans ce genre de cas, on finissait toujours par être éclairé une fois sur place. Et si le boulot vous déplaisait, il n'y avait qu'à aller voir ailleurs.

Alex l'avait aidé en acceptant que son nom figure à titre de référence dans les dossiers de candidature. Et malgré tout ce qui s'était passé, Peder obtenait presque toujours les missions qu'il demandait. Il en

concluait qu'Alex glissait forcément un mot en sa faveur quand on l'appelait.

Pourvu que son ancien chef en fasse autant cette fois-ci, se dit-il.

Peder avait appris par les médias qu'une institutrice avait été abattue devant l'entrée de l'école Salomon, à Östermalm. Il s'était efforcé de lire tout ce qu'il trouvait avant de se rendre à l'entretien. Mais dans le flot de commentaires, les informations étaient rares. Une jeune femme. Tuée d'une balle dans le dos. Aucune trace d'un suspect potentiel.

Il avait songé un court instant à appeler un de ses anciens collègues pour en savoir plus, mais c'eût été sans doute prématuré, soupçonnait-il. Et, du reste, il ne savait pas trop qui contacter. Il y avait longtemps qu'il n'était plus au courant de la répartition des dossiers dans son ancien service.

À son arrivée, il était attendu. Un vigile lui demanda sa pièce d'identité, et il dut franchir un portail détecteur de métaux avant de pénétrer dans le bâtiment. Des barrières étaient plantées de l'autre côté de la rue. Des policiers allaient et venaient fébrilement dans la neige. On avait emporté la victime dont Peder avait entendu parler à la radio. Le sang était encore visible sur le sol blanc.

De la neige rouge.

Un fait inhabituel à Stockholm. Peut-être même partout dans le monde.

On fit entrer Peder dans une petite pièce où l'attendaient deux hommes. L'un d'eux était celui qui l'avait convoqué.

— Efraim Kiel. Content que vous ayez pu venir si rapidement.

— Pas de problème, j'ai compris qu'il y avait urgence.

Le second homme était le secrétaire général de la communauté. Peder fut étonné par ce titre. Il pensait



que seules des organisations de grande ampleur comme les Nations unies étaient dotées d'un secrétaire général.

— Vous êtes au courant de ce qui est arrivé ? lui demanda Efraim.

Peder opina.

— Où en est la police dans son enquête ? interrogea-t-il à son tour.

Une étincelle de satisfaction passa dans les yeux d'Efraim.

— C'est ce que nous nous demandons, nous aussi, répondit-il. Ou plutôt, soyons justes : nous avons eu un bon contact avec eux, et ils ont déjà l'air d'avoir une certaine idée de la piste à explorer pour trouver le coupable. Jusqu'à présent, nous sommes satisfaits.

— Qui est responsable de l'enquête ?

— Le commissaire Alex Recht, l'informa Efraim. Ce même fonctionnaire de police que vous avez cité en référence à l'appui de votre candidature.

Peder déglutit. Voilà qui était nouveau. Il y a quelques années, au lieu d'être assis sur cette chaise, à poser des questions sur une enquête menée par Alex, il aurait lui-même fait partie des enquêteurs.

*Ils y sont quand même allés un peu fort.*

— Alex est bon, parvint-il à articuler.

— C'est aussi notre impression.

Le silence retomba. Efraim considéra longuement Peder.

— Je serai tout à fait franc envers vous, finit-il par dire. Nous avons un autre candidat parfait pour cette mission, mais il ne peut pas entrer en fonction avant l'été, et la communauté ne peut rester sans responsable d'ici là. Sachant notamment ce qui vient de se passer.

Peder attendait la suite.

— Si vous pouvez envisager d'accepter un poste à durée déterminée jusqu'au 15 juillet, il est à vous. À deux conditions.

— Lesquelles ?

— D'abord, que vous le preniez tout de suite. De préférence dès demain. Et aussi que vous soyez en mesure d'entretenir de bonnes relations avec la police, malgré vos antécédents.

— Ça ne posera pas de problème, dit Peder d'un air pincé. Je suis en train de terminer une mission pour une grande entreprise, mais il ne me reste à assurer que quelques heures par-ci, par-là. Et pour ce qui est de la police... Ça ira aussi.

La formulation d'Efraïm « malgré vos antécédents » l'avait piqué au vif.

Que savait-il ? Apparemment, pas mal de choses. Ce qui ne l'empêchait pas de vouloir l'embaucher pour un poste aussi sensible.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Efraïm déclara :

— Nous n'ignorons pas que vous avez été licencié et nous savons pour quelle raison. Mais étant donné les circonstances, ce n'est pas problématique à nos yeux. On se comprend ?

Peder n'avait pas eu conscience d'être tendu.

— Parfaitement.

— Nous allons téléphoner aux personnes que vous avez citées en référence, et sauf indication contraire, je compte que vous soyez ici demain matin, à huit heures. Nous avons beaucoup à faire, et vous devrez intégrer un bon nombre de nouvelles routines.

Peder sentit monter en lui la résurgence d'une impression familière. Cette mission-là était la plus proche du travail de policier qui lui ait été confiée depuis des années. L'adrénaline fusait dans ses veines, le rythme de son pouls s'accélérait.

Un crime avait été commis sur son nouveau lieu de travail, et son employeur ne jugeait pas problématique qu'il ait tué le meurtrier de son frère.

C'était assez parlant quant à ce qu'on attendait de lui.

Très parlant, même.

Il devrait pouvoir se plaire à ce poste, pensa-t-il.

Si le sol n'avait pas été aussi glissant, la neige et le froid lui auraient donné envie de courir. Rentrer au plus vite, retrouver Spencer et les enfants. Son étui à violon à la main. Mais le cerveau, qui en sait plus que le cœur sur ce qu'il est raisonnable de faire, lui disait de marcher prudemment.

Alors qu'elle n'était plus qu'à cent mètres de chez elle, son téléphone sonna.

— Fredrika Bergman.

— C'est Alex, tu as écouté mes messages ?

Non, elle n'avait pas consulté son répondeur, mais elle avait vu qu'il avait appelé. Elle avait trop hâte de rentrer pour se soucier de ce qu'Alex lui voulait pendant ses heures de congé.

*C'est avec Spencer que je suis mariée. Pas avec le boulot.*

Spencer, son grand corps élancé et son regard qui la transperçait.

— Quelque chose de particulier ? demanda-t-elle, pour qu'il sache qu'elle s'en souciait quand même, malgré les apparences.

— On peut dire, oui. Une institutrice a été abattue devant l'école Salomon à Östermalm, il y a quelques heures.

Fredrika s'arrêta au milieu d'une enjambée.

— Tu as besoin de moi maintenant ?

— Si tu as le temps, j'aurais bien voulu que tu m'accompagnes chez ses parents.

— Je viens. Il faut juste que je rentre déposer mon violon.

— Je t'attends.

Quand elle arriva, Spencer se trouvait dans la salle de bains avec les enfants. Elle les vit depuis le palier à travers la porte ouverte. Son fils était dans la baignoire et sa fille trônait tout habillée sur les toilettes, l'air aussi à l'aise que sur n'importe quel siège. Spencer, assis près de la baignoire, la chemise toute froissée et les manches retroussées, tournait le dos au vestibule.

Ils étaient si nombreux à lui avoir dit que ça ne marcherait pas, qu'elle aurait tout à faire seule, qu'à son âge, Spencer ne pourrait pas être un soutien pour elle. Qu'il n'aurait pas assez d'énergie pour s'occuper de jeunes enfants.

Ils étaient si nombreux à s'être trompés. Fredrika avait rencontré des gens de son âge à elle qui paraissaient plus vieux que Spencer. Le nombre d'années n'est pas ce qui compte, mais le regard qu'on porte sur la vie.

— Coucou !

Elle lâcha son sac à main et son violon, se débarassa en deux coups de pied de ses chaussures, entra dans la salle de bains, se laissa tomber à genoux à côté de Spencer et l'enlaça. Rien qu'une minute au plus près de lui, avant d'aller s'occuper de ce meurtre dont Alex avait parlé. Une femme assassinée. En plein Stockholm.

Le corps de Spencer faisait presque partie du sien. Le toucher quelques secondes lui suffisait pour sentir que quelque chose n'allait pas. Une sensation si claire qu'elle se raidit, sans même se tourner vers les enfants.

— Te voilà, dit-il.

— Te voilà, répéta Saga en écho, en agitant en guise de salutation le livre qu'elle tenait à la main tandis qu'Isak pataugeait dans son bain et semblait dans un autre monde.

— Il est arrivé quelque chose ?

D'instinct, elle avait baissé la voix.

Il resta silencieux, tendit la main vers la baignoire et rattrapa un flacon de shampoing que son fils venait d'y faire tomber.

— Tu ne réponds pas ?

— Fredrika, il faut qu'on discute. Quand les gosses seront au lit. Rien de grave.

Ses bras retombèrent. Il ne s'était toujours pas retourné.

Jamais les déboires n'avaient plus de prise sur elle que dans les moments de bonheur.

L'intuition de leur approche était aussi forte qu'une odeur désagréable.

— OK, dit-elle. Alex m'a appelée. Il faut que j'aille travailler quelques heures d'abord.

— Travailler ? Ce soir ?

— Un meurtre à l'école Salomon d'Östermalm.

— Je suis au courant. En quoi est-ce que ça te concerne ?

— Apparemment, l'enquête est pour nous.

— Depuis quand t'occupes-tu des crimes racistes ?

Il se saisit du petit corps luisant de son fils, l'enveloppa dans une serviette. Il ne l'avait toujours pas regardée.

Elle ne réfléchit pas davantage avant de déclarer :

— Je ne partirai pas avant que tu m'aies dit ce qui se passe.

Isak s'échappa et s'enfuit tout nu dans le couloir. Saga sauta de son trône avec un petit cri pour se précipiter à sa suite. Frère et sœur. L'œuvre de leur amour. Encore une de ces choses incompréhensibles.

Que l'on puisse fabriquer d'autres humains. La magie de la biologie.

Il était encore à genoux, mais elle s'était relevée.

— Mais dis-moi donc ce qu'il y a !

Il était très rare qu'elle se fâche, et même qu'elle hausse le ton, mais cette fois, c'était de la colère.

Ou peut-être simplement de la peur ?

Alors il leva la tête, la regarda comme tant de fois déjà. Mais juste un bref instant, et ses yeux disparurent de nouveau.

— J'ai été convoqué à un entretien, aujourd'hui.

— Ah oui ?

— On m'a fait une offre. Il va falloir décider tout de suite. Ernst a fait un AVC.

La perplexité la fit reculer d'un pas dans le couloir. Une offre ? Ernst, le collègue de Spencer à la fac, avait fait un AVC. Quel rapport avec eux ?

— Ah oui ? reedit-elle.

Spencer prit une serviette et s'essuya les mains.

— Ernst était censé partir pour Jérusalem, il devait assurer un des cours principaux d'un cursus à l'université hébraïque. Il ne peut plus y aller.

— Et on t'a demandé de le remplacer ?

— Oui. C'est un cursus qui dure deux semaines.

Deux semaines. Un temps bien long, quand il s'agit d'être séparés. Mais Fredrika n'en était pas moins soulagée. Elle s'attendait à apprendre des choses affreuses.

*J'ai tort de stresser autant.*

— Ce serait pour quand ? demanda-t-elle.

— Si je dis oui, je devrai partir dimanche.

— Ce dimanche ? Dans quatre jours ?

— Oui.

— Mais Spencer, ce n'est pas possible.

— Non, je sais.

*Mais ça t'aurait plu, hein ?*

Ça lui aurait plu, évidemment. Toute la question était de savoir s'il fallait être méchante et le lui refuser.

Elle hocha la tête.

— On en reparle quand je rentre, dit-elle.

Elle était retournée dans l'entrée, remettait ses chaussures, ramassait son sac à main. Au moment où elle posait la main sur la poignée de la porte, il surgit derrière elle.

— Tu sais que je t'aime ?

Elle sourit, mais préféra ne pas le lui montrer.

*Vous ne vous en tirerez pas aussi facilement, professeur.*

— Je m'en doutais un peu, mais c'est sympa de me le rappeler.

Elle se retourna, la main toujours posée sur la poignée.

Il riait un peu jaune. À sa vue, elle se sentit flancher. Passé soixante ans, peu d'hommes avaient autant d'allure.

Pourvu qu'elle et les enfants le gardent jeune encore longtemps, se dit-elle.

Son portable sonnait, elle le sortit de la poche de sa veste.

Alex. Elle refusa l'appel.

Puis elle s'approcha de Spencer et l'embrassa.

— On se revoit tout à l'heure.

— J'espère bien, répondit-il. Toute alternative serait catastrophique.

Elle referma la porte de l'appartement, laissant sa famille derrière elle, et attendit d'être sur le trottoir pour rappeler Alex.

— Je prends un taxi. Je serai devant l'entrée d'ici dix minutes.



L'obscurité, le froid.

Et la peur. Parce qu'il était trop tard, parce qu'il avait fait une bêtise.

Simon et Abraham étaient dans une camionnette à l'arrêt au milieu des bois, et l'homme qui les y avait enfermés ne reviendrait pas avant le lendemain. Ce qui voulait dire qu'ils allaient passer la nuit seuls dans cette voiture glacée.

Ils pleuraient tous deux. Des pleurs épuisés. Si seulement ils n'étaient pas montés dans cette voiture. Si seulement ils avaient pris le bus.

Il ne savait pourquoi, s'il repensait au trajet qui les avait menés hors de la ville, Simon revoyait le mouvement frénétique des essuie-glaces qui s'appliquaient à dégager la vue au chauffeur. Ce chauffeur dont il ne voyait que la nuque.

Le lien autour de ses poignets le blessait. Un jour, quand ils étaient petits, Abraham et lui avaient joué à la guerre. Abraham s'était jeté sur Simon et lui avait attaché les mains dans le dos avec une corde à sauter. Ce n'était pas un jeu amusant, ils n'avaient pas recommencé. Mais dans la voiture, ce n'était plus pour rire. Ses mains étaient ligotées pour de vrai.

Simon était terrorisé.

*Pourquoi n'avait-il pas pris le bus et laissé tomber Abraham ?*

Une chose ne faisait aucun doute : ils s'étaient mis dans de beaux draps, tous les deux. Quand Simon était monté à l'arrière, Abraham n'avait pas dit un mot. Il avait attendu que la voiture freine à un feu rouge pour crier :

— Simon, il a un pistolet !

Et Simon s'était jeté contre la portière et acharné sur la poignée, dans l'espoir de pouvoir ouvrir et se jeter au-dehors en pleine marche. Mais la portière était condamnée.

— Mets ta ceinture et tiens-toi tranquille, avait rugi le chauffeur, et Simon avait obéi en tremblant.

— 'Scuse-moi, avait chuchoté Abraham, en se retournant vers Simon.

— Et toi, tais-toi, avait coupé le chauffeur.

« Excuse », encore ce mot, aussi incroyable que la première fois.

Simon aurait voulu répondre « c'est bon », lui dire que ce n'était pas grave et qu'il lui pardonnait. Mais il n'osait pas ouvrir la bouche.

Il ne savait pas ce que voulait cet homme qui conduisait la voiture. La seule évidence, c'était qu'ils ne roulaient pas vers la halle de tennis. Ils avaient pris une direction qui n'avait rien à voir. L'homme ne s'était arrêté que pour leur attacher les mains et faire monter Abraham à l'arrière.

C'était comme se retrouver dans un film horrible. Un de ceux que les parents de Simon ne voulaient pas le laisser regarder. Penser à son père et à sa mère lui mit le feu au ventre. Il voulait rentrer. Tout de suite.

L'homme ne conduisait pas spécialement vite. Il avait même l'air détendu, ce qui effrayait Simon. Après les avoir ligotés, il les avait fouillés pour leur prendre leurs téléphones, qu'il avait éteints avant de retirer les batteries. Pourquoi il avait fait cela, Simon l'ignorait, mais il avait en tout cas compris qu'il ne

leur servirait à rien de récupérer leurs portables, devenus inutilisables.

Puis la voiture avait franchi un grand pont. Et soudain, Simon avait reconnu l'endroit. Ils étaient en route vers le château où habitaient le roi et la reine. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien avoir à faire là-bas ?

Ils étaient passés devant le château sans s'arrêter. Pour finir, l'homme avait quitté la grande route et pris un petit chemin qui menait droit dans la forêt. Simon avait beaucoup voyagé avec ses parents. Nulle part ailleurs qu'en Suède il n'avait vu autant de forêts. Surtout pas en Israël, où habitait tout le reste de sa famille. En Israël, il n'y avait que des villes et du sable. Et la mer. Bleue, sauvage.

La voiture s'était arrêtée et l'homme leur avait dit de sortir du côté où était assis Abraham. Après être restés dans la voiture avec tout leur harnachement d'hiver, il faisait un froid de canard au dehors, dans la neige. Le château n'était pas visible.

— Venez par ici, avait ordonné l'homme.

C'est alors que Simon avait découvert la grosse camionnette garée un peu plus loin, le long du chemin. Un véhicule sans vitre, tout noir. L'homme les avait précédés et avait ouvert une des portes arrière.

— Montez.

Il parlait anglais d'une voix sombre. Simon aurait voulu ne pas comprendre ce qu'il disait. Il aurait eu moins de mal à se rebiffer.

Mais ce n'était pas facile. Ils lui avaient obéi tous les deux. Même Abraham filait doux devant quelqu'un qui avait un pistolet.

À l'intérieur, il faisait sombre et froid. Il n'y avait rien pour s'asseoir. On ne voyait pas les sièges avant, cachés par une cloison qu'on avait installée entre les deux parties de la camionnette.

Ils étaient déjà montés quand Simon avait compris que l'homme n'en ferait pas autant. Il était toujours

dehors, dans la neige. Simon et Abraham avaient reculé d'instinct quand il avait braqué sur eux une lampe de poche.

Puis il avait dit des mots qui avaient fait perdre à Simon tout espoir de pouvoir rentrer chez lui bientôt.

— Vous pouvez vous asseoir au fond, sous les couvertures.

Il avait pointé du doigt un recoin où étaient entassés des tissus.

— Vous allez rester ici jusqu'à ce qu'il fasse jour.

Alors les larmes étaient venues. Simon était incapable de les contenir.

Plus d'une heure s'était écoulée, et ils pleuraient toujours.

— J'ai été tellement bête, chuchota Abraham. Je l'ai cru quand il m'a dit qu'il voulait parler de tennis avec nous.

Simon ne répondit pas ; qu'aurait-il pensé, s'il avait été le premier à monter dans la voiture ? Il ne le savait pas.

— Il a dit que c'était un hasard, poursuivait Abraham. Qu'il avait l'intention de nous envoyer un mail pour nous voir demain. Et qu'il m'avait vu en passant en voiture. Je te promets, c'est ce qu'il a dit.

Simon ne disait toujours rien.

— Je veux rentrer, chuchota Abraham.

— Moi aussi, chuchota Simon.

Puis ils se turent.

Et dehors, il faisait de plus en plus froid.

Sombres et froids, les garages du QG l'étaient aussi à l'arrivée d'Alex Recht et de Fredrika. Il lui trouva un air enjoué. Et en même temps songeur. Il était rare qu'il ne sache pas déchiffrer le langage corporel de son assistante. Fredrika était maîtresse dans l'art de la communication non verbale et de la transmission simultanée de plusieurs émotions.

Alex, concentré sur l'affaire du meurtre de l'école Salomon, passait en revue les derniers éléments. L'enquête occupait un grand nombre de ses collègues. On avait procédé aux auditions des témoins et recherché des indices, mais les questions en suspens étaient plus nombreuses que les réponses. Bien plus nombreuses.

Dans son for intérieur résonnait un mantra :

*Les premières heures sont les plus importantes.  
Toujours, sans exception.*

— Le meurtrier était couché sur un toit de l'autre côté de la rue, énonça-t-il, tout en s'asseyant dans la voiture et en attachant sa ceinture. Les traces sont difficiles à interpréter à cause du vent et de la neige. Mais elles indiquent qu'il – ou elle – a tiré à plat ventre. Puis le criminel est reparti par où il était arrivé : en traversant les combles de l'immeuble. Le président de l'association des locataires nous a dit que les gens négligeaient parfois de fermer la